

Michel Viala

Michel Viala est né le 17 mai 1933 à Genève (le même jour que Jean Gabin!). De père français et de mère italienne, il est de nationalité suisse. Après des études à Florimont et au Collège Calvin, il suit une formation aux Beaux-Arts de Genève. Il vient au théâtre par hasard, conçoit ou exécute des décors, puis joue dans de nombreuses pièces. Après des voyages en Afrique et en Asie, il écrit pour la radio et le théâtre. Il met plusieurs pièces en scène, tant en Suisse qu'à l'étranger. Il devient par la suite scénariste de cinéma et de télévision et redevient parfois comédien. Ses textes ont presque tous été joués ou réalisés. Certains ont été traduits en plusieurs langues. Il a reçu en Suisse le Prix SACD en 1984 pour l'ensemble de son œuvre.

Depuis quelque temps je réside dans un EMS à la campagne. Pour moi c'est une sorte de refuge où je suis comme un coq en pâte. La direction, assurée par Madame Idalen, et le personnel soignant et nettoyant me sont d'une grande aide. J'ai tout le confort voulu : des vêtements propres, une chambre particulière, des repas à heure fixe, et surtout depuis que j'habite ici j'ai « pondu » plusieurs pièces et poèmes en toute quiétude.

C'est à l'instigation de ma fille Caroline que je suis ici, car elle m'avait surpris dans mon appartement, un vrai souk, déjeunant à midi d'un quignon de pain et d'un oignon...

Je remercie ici vivement Philippe Morand, Bernard Campiche, ma curatrice Madame Hussein, Patrice Mugny, Pierre-Henry Dumont, François Rochaix et mon bibliographe et biographe Frank Arnaudon, Nathalie, Magali, Cédric, Samantha, Emmanuelle : mes anges gardiens.

MICHEL VIALA

Michel Viala

Théâtre incomplet I

Monologues et pièces à deux personnages

IL (1971)

Hans Baldung Grien (1972)

Séance (1974)

Jeu de sable (1974)

L'Objet (1975)

La Remplaçante (1975)

Vérification d'identité (1975)

Chômage (1976)

Vacances (1976)

Le Parc (1977)

Par Dieu qu'on me laisse rentrer chez moi

(1979)

Les Artistes (1982)

Cette douleur ce déracinement (1983)

Des raisons d'espérer (1987)



Théâtre en camPoche
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »
dirigée par Philippe Morand,
en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à la publication accordée
par le Département de la culture de la Ville de Genève
et a été imprimé avec l'aide du Fonds de soutien à l'édition
de la République et Canton de Genève

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

« Théâtre incomplet I », de Michel Viala,
deux cent quatrième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le septième de la collection « Théâtre en camPoche »,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Daniela Spring et Julie Weidmann,
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,
une imprimerie du Groupe CPI
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-204-1

Tous droits réservés

© 2007 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

VACANCES

Créé au Théâtre de Poche de Genève, dans une mise en scène de William Jacques. Décor et costumes de Claude Voutat. Avec Véronique Mermoud et André Schmidt. (16 septembre 1976.) Joué au Théâtre Kléber-Méleau (Lausanne), dans une mise en scène de Lise Ramu, en 1984. Traduction allemande lue le 26 mai 1989 à Sarrebruck, dans le cadre de « Perspectives », Festival de Théâtre Français. Diffusion à la Radio Suisse Romande/Espace 2, le 4 juin 1989, dans une mise en ondes de William Jacques. Sera joué au Théâtre de Poche de Genève du 10 au 23 décembre 2007 et du 7 au 27 janvier 2008, dans une mise en scène de Philippe Lüscher, avec Caroline Gasser et Thierry Meury.
Publication: In: Théâtre. Favre, 1990.

Personnages

Denise Maubert. Trente-sept ans, veut en paraître moins, quelconque.

Henri Dumas. Quarante-deux ans, inconsistant.

ACTE I

Un ciel déchiré. Un lambeau de drapeau flotte en haut d'une hampe qui dépasse d'un mur partiellement éboulé. Par une échancrure, on aperçoit presque la mer qu'on entend battre tout près.

Denise est assise, adossée au mur, à l'abri du vent. Elle porte un maillot de bain, un grand chapeau et des lunettes noires. Sa peau est très blanche. Elle s'enduit méticuleusement les bras et les jambes d'huile solaire.

Au loin un bulldozer racle la plage.

Soudain, on entend de la musique. Denise, interdite, se couvre pudiquement de sa serviette de bain.

Paraît Henri. Short. Chemise de couleur, jumelles en bandoulière, transistor à la main. Il longe précautionneusement le sommet du mur. Arrivé à l'échancrure, il s'arrête et aperçoit Denise. Il l'examine, contrarié. Puis il disparaît derrière le mur.

Au bout d'un moment, Denise reprend son occupation.

Un oiseau crie au loin. On entend vaguement le bulldozer.

Denise s'offre au soleil.

À nouveau de la musique. C'est Henri qui revient. Denise se couvre. Henri s'immobilise face à Denise. Il éteint son transistor.

HENRI. Ça ne va pas plus loin... Après il y a un trou...

DENISE, *inquiète*. Je ne sais pas...

HENRI. Ici, c'est abrité. Il fait meilleur que là-haut... *Il a désigné le sommet du mur.*

DENISE, *avec un sourire contraint*. Oui... Il y a moins de vent...

HENRI. Il n'y a pas beaucoup de monde... vous venez souvent ici ?

DENISE. Non, c'est la première fois...

HENRI. Vous êtes de la région ?

DENISE, *sur ses gardes*. Non...

HENRI. Moi, je suis à la Pension du Pêcheur. Je suis le dernier client. Je devais venir en septembre, mais à l'agence, ils se sont trompés, et ils m'ont averti seulement deux jours avant que je parte. J'avais tout préparé, mes affaires et tout, et tout à coup, ils m'avertissent qu'ils avaient réservé pour octobre, et qu'en septembre il n'y avait plus de place... Ils s'excusaient, et je pouvais annuler, mais que je pouvais aussi y aller en octobre, et que ce mois-là il fait plus beau, et qu'ils me rendraient une partie de l'argent en compensation... Alors, voilà, je suis là...

Henri semble quémander une réponse.

DENISE, *après un long silence*. Je suis à l'Hôtel du Quai.

HENRI. Ce grand hôtel avec des palmiers dans des pots ? Je croyais qu'il était fermé...

DENISE. Je suis une amie de la direction...

HENRI. Je me disais bien... La pension aussi, c'est comme si elle était fermée... Ils ne sont plus que deux. Le cuisinier et la sœur du patron... Je crois qu'ils sont ensemble... Les autres sont partis le jour où je suis arrivé. Ils allaient à la montagne, en vacances... Oh, la nourriture, ça va... On s'habitue... mais le soir, il fait froid dans les chambres, et l'eau chaude ne marche pas. Je dois me laver en coup de vent. Mais, je ne vais pas réclamer. On m'a prévenu à l'agence, et comme je paie moins... Alors, je me couche à huit heures. Et le matin, je suis déjà debout à sept heures. Je vais faire un tour sur la plage. Et après, j'attends le petit déjeuner... parce que le cuisinier, avec la sœur du patron... Je me demande s'ils sont au courant, les patrons... Presque le tour du cadran. Onze heures de sommeil, ça repose... Et après, je vais sur le mur regarder les bateaux qui passent. Il y en a des gros, des pétroliers, et des petits tout rouillés et aussi des barques de pêche. Mais on ne voit que les mâts. À cause des vagues, ou parce qu'ils sont trop loin... *Il s'arrête soudain de parler et fixe*

Denise. Mais... je vous dérange... Faut me dire si je vous dérange...

DENISE, *sans conviction.* Non...

HENRI. Permettez...

Henri s'assied sur une pierre en face de Denise.

Je viens de voir passer un gros tanker, un japonais. Au moins deux cent mille tonnes! Énorme. Avec ces jumelles, on voit tous les détails, même les gens. Pas pu voir quand même si c'était des Japonais, jaunes avec les yeux bridés... Il faudrait des jumelles encore plus fortes. *Il manipule ses jumelles.* C'est du bon! C'est suisse! La précision. Cher. Mais vous en avez pour votre argent! Vous êtes française? *Il regarde soudain sa montre.* Ah, c'est l'heure. Il faut que j'écoute les informations. *Il allume son transistor qui se met à crachoter.* Ils vont donner des nouvelles de l'accident. Vous ne suivez pas les informations? Vous savez, ce train qui a déraillé... Moi, ça m'intéresse parce que je suis venu en train... *Le transistor crachote toujours.* Ça dépend où je me mets. Des fois c'est clair comme à la télévision, et des fois ça gratte... C'est peut-être ce mât. Faut que je change d'endroit. Vous permettez? Je vais là où j'étais avant. Là-bas, on dirait que le type parle à côté de vous...

Henri s'est levé. Il grimpe sur le mur. Le transistor nasille. Henri disparaît. On entend le ressac. Denise soupire. Elle sort, comme en cachette, un petit miroir de son sac. Elle s'examine, tournant la tête vers le soleil. Puis elle se maquille en lorgnant furtivement vers le sommet du mur. Henri revient précipitamment. Il reprend sa place.

Essoufflé. Ils savent pourquoi. C'est un aiguillage! Mais ils disent aussi que ça n'arrive jamais d'habitude. Et qu'ils feront attention la prochaine fois. Heureusement que c'est arrivé maintenant. Et pas quand j'étais dans le train. Qu'est-ce que je disais? Ah, oui... Je vous demandais si vous étiez française. Moi je suis suisse.

DENISE. Moi aussi.

HENRI. C'est vrai? Ça c'est drôle...

DENISE. Le monde est petit.

HENRI. Ça, vous pouvez le dire. Je viens de Genève.
Et vous?

DENISE. Fribourg.

HENRI. Il me semblait bien que vous aviez un accent...

DENISE. Vous trouvez?

HENRI. Ça ne vaut pas les gens de par ici... Vous les avez entendu parler? On ne comprend pas la moitié de ce qu'ils disent. Et pourtant, c'est du français...

DENISE. Moi aussi, je trouve que vous avez un accent...

HENRI. Vous croyez?

DENISE. Un petit peu, quand même...

HENRI. J'ai de l'accent pour vous, mais pas pour les autres.

DENISE. C'est relatif, comme on dit. Forcément, on a tous un accent...

HENRI. Dans le fond, vous avez raison... Si on réfléchit bien. Vous n'êtes pas bête. Vous avez étudié?

DENISE. Non, mais j'ai compris deux ou trois choses...

HENRI. C'est fou le monde... On croit que c'est tout simple... mais si on veut un peu fouiller... C'est pour ça que je n'aime pas réfléchir... Déjà assez d'ennuis... Déjà content d'arriver au bout d'une journée... *Un temps*. Vous aussi, vous êtes venue en train?

DENISE. En voiture.

HENRI. C'est encore plus risqué que le train. Elle est à vous, la voiture ?

DENISE. Non...

HENRI. Vous ne conduisez pas ?

DENISE. Non.

HENRI. J'en avais une. Je l'ai liquidée. Je vais en bus. Je perds moins de temps. Si tout le monde faisait comme moi. Alors, vous êtes de Fribourg. Là-bas, il y en a aussi beaucoup de voitures ?

DENISE. Oh, ça va encore... On s'habitue... Je me suis mise là à cause de ces camions et de ces engins qui travaillent sur la plage.

HENRI. Vous avez raison. C'est le seul coin tranquille. C'est pour ça aussi que j'y viens.

DENISE. Mais qu'est-ce qu'ils font ces camions ?

HENRI. Ils la nettoient, la plage. Vous avez vu toutes ces cochonneries. Sont pas au bout de leur peine... Vous mangez à l'hôtel ?

DENISE. Je mange avec les patrons...

HENRI. Moi, c'est l'huile d'olive. Passe encore pour la salade. Mais ils en mettent partout ! Et l'ail ! Heureusement que je suis tout seul. L'ail, je n'arrive pas à le digérer... Mouton, poisson, même pas de légumes, des frites, c'est tout ce qu'ils savent faire. Et une rondelle de tomate avec deux olives. Des fois, une tranche de salami. Ils appellent ça du saucisson, mais c'est du salami... J'en ai encore pour huit jours. Je bois beaucoup d'eau pour y faire descendre. Deux francs la bouteille, qu'ils la font. Pas compris dans le prix de la pension. Autrement, c'est de l'eau du robinet, mais allez savoir si on peut la boire. Un truc pour attraper la dysenterie... À Fribourg, vous avez de la bonne eau ? Parce qu'à Genève elle sent le chlore. Évidemment le lac est complètement pollué. Alors il faut la désinfecter. Enfin c'est comme ça... On ne peut pas encore se plaindre. Quand on lit tout ce qui se passe dans les journaux. Ces gosses qui crèvent de faim, ces accidents... Si vous pouviez choisir, vous iriez dans quel pays ? Paraît que c'est partout pareil. Ça vient, lentement, mais ça vient... Qu'est-ce que vous en pensez ?

DENISE, *timidement*. Vous êtes devant mon soleil.

HENRI. Excusez...

Henri se déplace et regarde autour de lui.

... Paraît qu'ils étaient six mille sur cette plage au mois d'août. C'est pour ça que je voulais venir en septembre. Ça fait quinze jours qu'ils les remplissent leurs camions, pour la nettoyer, la plage... Il y en a même qui ont laissé leur tente. Ils ne l'ont pourtant pas oubliée. Peut-être qu'elle ne rentrait plus dans la voiture... Moi, le camping, j'ai compris. C'est pire que la ville. Les uns sur les autres. On voit tout ce qu'on fait... Vous habitez Fribourg même ?

DENISE. Un peu en dehors...

HENRI. Où ? Je connais Fribourg. J'ai fait mon service dans le coin. Il y a... longtemps. Quel âge vous me donnez ?

DENISE. Je ne sais pas...

HENRI. Allez-y. J'assume. Eh bien, j'ai trente-sept ans... Et vous, c'est autour des trente... Je ne me trompe jamais de beaucoup... Dites, pour voir si j'ai dit juste.

DENISE, *dans un souffle*. Oui...

HENRI. Trente-deux ?

DENISE. Je fais mon âge...

HENRI. Une fois, il y avait un type... Je lui donnais dans les cinquante-trois... Il a prétendu qu'il en

avait seulement quarante. Mais je me suis renseigné. Je connais du monde dans les bureaux. Il en avait cinquante-deux et demi! Il avait dit ça parce qu'il était accompagné... Une plus jeune que lui... Dans les trente... Trente-deux... Comme vous... *Un temps*. Mais je vais quand même vous dire la vérité... C'est pas trente-sept que j'ai... Là je vous ai eue... C'est quarante-deux! De toute façon, ça sert à quoi de cacher son âge?

Henri tend l'oreille. Au loin passe un bulldozer.

Évidemment, ceux qui ont des enfants, ils ne peuvent pas venir en septembre. Et encore moins en octobre. Seulement, ils pourraient avoir plus d'ordre. Mettre les papiers et les plastiques dans les poubelles... J'ai trouvé un soulier, tout neuf! Mais qu'est-ce que j'en ferais si j'ai pas l'autre! Et c'est un soulier de dame... Je l'ai jeté dans la mer. Il n'a pas coulé tout de suite. Je ne savais pas que ça flottait, les souliers... Ça ne devait pas être du cuir, mais aujourd'hui, ils nous feraient prendre des vessies pour des lanternes, comme on dit... *Un temps*. Je m'appelle Henri... Et vous? Je vous demande ça juste pour savoir...

DENISE, *presque inaudible*. Denise...

HENRI. Denise? J'ai connu une Denise qui vous ressemblait. Elle travaillait où je travaille. Elle ne disait jamais rien. Toute seule dans son coin.

Un jour, elle est partie. Ça n'a presque rien changé... *Un temps*. C'est quoi comme voiture? La voiture de vos amis? La marque?

DENISE. Je ne sais pas... vous voulez tout savoir?

HENRI. Excusez-moi. Je crois que c'est la mer qui me fait ça. D'habitude, je vais à la montagne. Mais ici, je suis comme sous pression. Et j'ai toujours faim... Je vous demandais pour la marque, parce qu'il y en a qui sont sûres, et d'autres pas... Maintenant ils construisent des voitures, c'est du papier mâché... Dans le train, il y avait un type... il a passé tout son temps dans le couloir. Je suis sûr que c'était parce qu'il avait peur. Vous avez peur en voiture?

DENISE. Non, pourquoi?

HENRI. Les accidents!

DENISE. Si ça doit arriver... Pourquoi y penser avant?

HENRI. Vous en avez déjà vu, des accidents?

DENISE. Faut bien finir d'une façon ou d'une autre...

HENRI. Moi, j'en ai vu un, on a dû appeler les pompiers pour scier la tôle...

DENISE. Pourriez pas parler d'autre chose ?

HENRI, *après un temps*. Je crois que vous avez raison... Avec ce train, je vais finir par me faire des idées... *Il lève le nez*. Du soleil, vous en avez encore pour jusqu'à cinq heures... C'est pas comme en août. On ne bronze pas vite. Vous croyez que l'huile, ça fait bronzer? Vous ne parlez pas beaucoup... Vous êtes timide? On est en vacances. Alors on peut se permettre... *Un temps*. Je vais vous faire rire. C'est la sœur du patron qui me l'a racontée... Attendez que je me souvienne... Ah, oui! C'est un petit garçon qui demande à sa maman... Ils sont sur une plage, et le petit garçon regarde les dames qui passent... non! C'est plutôt les messieurs... Mais je ne sais pas si je peux vous dire la suite... Les histoires, c'est toujours la même chose... Il faut savoir à qui on les dit... Quand j'allais à l'école, un jour, à la maison, j'ai raconté à table une histoire qu'on m'avait racontée en classe. Mon père m'a flanqué une de ces claques! Mais c'était pour la forme, parce qu'après je l'ai entendu qui riait dans le corridor avec ma mère. C'était le bon temps. Après, elle est morte, et mon père s'est complètement laissé aller... Je crois même qu'il s'est mis à me détester. Je devais faire des études. Il m'a collé en apprentissage et il s'est mis en ménage avec la concierge, une veuve qui voulait que je porte des pantalons courts, rien que pour me faire honte... Il faudra que je lui envoie une carte postale à mon père. Il faut que j'en trouve

une où on voit la pension. Autrement, il ne me croira pas... Mais je cause, je cause, et vous ne profitez pas du soleil. Enlevez cette serviette. C'est dommage. Moi, j'ai pris un coup de soleil, alors je garde ma chemise. Je pèle, mais ça va mieux. Le premier jour, il y avait du vent. J'ai pas senti la brûlure. Regardez. *Il remonte sa manche.* J'ai acheté de l'huile, mais c'était trop tard. C'est seulement la nuit que je m'en suis rendu compte. Vous, c'est votre premier jour? Alors, faites attention. Vous avez peut-être raison de garder la serviette... *Un temps.* Bon... je vais voir s'il y a un bateau qui passe...

Henri monte sur le mur.

C'est drôle, on ne se connaît pas, et pourtant, c'est comme si on se connaissait... Peut-être parce que vous venez de Fribourg...

Henri regarde avec ses jumelles. Denise allume une cigarette avec maladresse. On comprend qu'elle n'a pas l'habitude de fumer.

Il y en a un tout petit...

Henri redescend.

Vous fumez?

Henri sort un paquet de cigarettes de sa poche. Il en allume une.

C'est des blondes que vous fumez ?

DENISE. Des légères...

HENRI. D'habitude, je ne fume pas. Je me suis acheté un paquet parce que c'est les vacances. Ça passe le temps. Mais je n'avale pas la fumée...

Denise sourit à Henri. Elle se débarrasse négligemment de sa serviette.

Ça a l'air d'aller mieux... Allez-y ! Dites quelque chose.

DENISE, *amusée*. Vous parlez pour deux...

HENRI. C'est la mer, je vous ai dit. D'habitude, je ne suis pas comme ça... Alors, à vous maintenant !

DENISE. Vous voulez que je vous dise quoi ? Vous savez comment je m'appelle, vous savez mon âge...

HENRI. Je vous ai dit sur moi beaucoup plus.

DENISE. Justement, faut que je digère tout ça !

HENRI. Vous êtes maligne...

DENISE. Oh non, je n'ai jamais su me débrouiller...

HENRI. Pourtant vous avez l'air de savoir ce que vous voulez.

DENISE. Entre l'air et la chanson...

HENRI. Vous parlez bien... Évidemment, c'est relatif, comme vous avez dit... et puis on est jamais content de ce qu'on a...

DENISE. Vouloir c'est pas pouvoir...

HENRI. Oui, mais admettons que vous pouviez...
Qu'est-ce que vous aimeriez ?

DENISE. Je n'ai pas envie d'en parler...

HENRI. Remarquez que je ne vous demande rien...

DENISE. Je ne vous le dirai pas, mais vous pouvez essayer de deviner...

HENRI. Alors là... Je ne suis pas fort pour les devinettes... Qu'est-ce que vous pourriez bien vouloir ? Il n'y a pas trente-six mille choses... Vous allez rire, quand j'étais petit, je voulais devenir pape... et un copain, il est mort maintenant, il voulait être général... On peut dire qu'il y a loin du désir à la réalité... J'ai une vague cousine, une bêcheuse, elle voulait faire du cinéma... Maintenant, elle vend des télévisions à la Migros. Elle a divorcé. Il y a un de ses fils qui

est en maison de correction. Il a volé dans les pharmacies... Parlez d'un cinéma!

DENISE. Faut pas vouloir trop de choses...

HENRI. Qu'est-ce que vous auriez voulu devenir?

DENISE. Quand j'étais petite fille! Comme toutes les petites filles, je voulais être maman...

HENRI. Moi, j'ai rêvé une fois que j'épousais une princesse...

DENISE. Pourquoi une princesse?

HENRI. J'avais vu un film... Je ne me souviens plus du nom de la fille qui jouait... On la voyait souvent...

DENISE, *malicieuse*. Vous en rêvez encore?

HENRI. Non, je ne rêve plus...

DENISE. C'est dommage.

Soudain on entend un bruit de camion. Henri et Denise se figent.

Oh, non! Ils ne vont pas venir par ici?

HENRI. D'habitude, ils ne viennent pas...

Henri monte sur le mur. Le bruit diminue.

Ils passent seulement.

Henri redescend. On n'entend presque plus rien.

J'enlèverais bien ma chemise... mais c'est à cause du coup de soleil... C'est pas très joli... Dessous, la peau est toute rose... Des plaques... C'est quoi ce que vous mettez sur la peau? Vous y avez acheté en Suisse?

Denise s'allonge sur le dos.

DENISE. Oui...

Henri, tout en fumant comme un collégien, détaille l'anatomie de Denise. Celle-ci le surveille du coin de l'œil.

HENRI. ... je ne suis pas marié... Et vous?

DENISE. ... non plus...

HENRI. Je devrais enlever ma chemise, et me mettre à côté de vous. Vous pouvez être tranquille. Je suis tout ce qu'il y a de plus correct... Faut me dire si je vous ennuie...

Denise a fermé les yeux. Henri se racle la gorge.

Alors, c'est vos amis, à la direction de l'hôtel?

DENISE. Pas tout à fait. Des amis de ma mère... Ils viennent la voir chaque fois qu'ils viennent en Suisse. Et comme j'avais besoin de changer d'air...

HENRI. Faut changer d'air. Après, on est regonflé à bloc.

DENISE. Vous travaillez dans quoi ?

HENRI. Ah ! Voilà une question ! *Un temps*. Je suis chef de rang !

DENISE. Chef de...

HENRI. Je commande dans un restaurant. Vous connaissez Genève ?

DENISE. J'y suis allée une fois... Au Salon de l'auto...

HENRI, *comme soulagé*. Dommage... Je vous aurais dit où il est mon restaurant... J'ai aussi travaillé à Saint-Moritz. Je servais en patins à glace... J'étais pas encore chef de rang.

DENISE, *interloquée*. En patins ?

HENRI. Oui... La clientèle consommait sur la glace... Les tables et les chaises étaient sur la glace... Et nous, on patinait au milieu. Mais c'est fini maintenant. Forcément, le personnel

est étranger. Allez demander à un Italien ou à un Espagnol de patiner. Chez eux, il n'y a pas de glace!

DENISE. Ça ne devait pas être facile de tenir un plateau...

HENRI. L'habitude...

DENISE. Vous n'êtes jamais tombé?

HENRI. Si, une fois. À cause de la reine de Hollande.

DENISE. La reine de Hollande?

HENRI, *se rengorgeant*. Parfaitement. Elle avait un tout petit chien, avec des rubans... Il a traversé devant moi. J'ai freiné brusquement. Le champagne, les coupes, le seau... et le plateau... Patatras! Elle a grondé son chien, et elle m'a fait donner cinquante francs! Pour l'époque c'était... Ils savent vivre ces gens-là! Et la bouteille qui avait explosé! Tout ce beau monde arrosé au champagne. Heureusement personne n'a été blessé! Mais la reine s'est excusée. Polie comme n'importe qui! Il y avait aussi un premier ministre... je crois même qu'il était président. Eh bien quand il partait, il serrait la main à tout le monde. Et il vous regardait dans les yeux, et il vous appelait par votre prénom. Et c'était pas facile parce qu'on était plus de soixante dans ce palace!

DENISE. Vous êtes beaucoup dans votre restaurant ?

HENRI. Avec la cuisine et le bar, ça fait bien une vingtaine. Mais je ne commande qu'à dix. C'est bien assez. Pas facile de commander aujourd'hui !

DENISE. Moi, je suis toute seule dans le magasin...

HENRI. Vous avez un magasin ?

DENISE, *après une courte hésitation*. Mercerie et un peu la chemise. Mais seulement la qualité.

HENRI. Il est à vous le magasin ?

DENISE. ... oui...

HENRI. C'est bien d'avoir un commerce... Des fois je me dis que j'aimerais avoir un restaurant... Mais c'est trop compliqué. La patente, le personnel... N'importe qui maintenant croit pouvoir tenir un restaurant ou un hôtel ! Quand je pense à la pension. Je sais bien qu'on est en octobre, mais quand même ! Faut voir les nappes et les services ! Je ne leur ai pas dit que je suis du métier. Je ne veux pas leur faire honte. Ils n'y connaissent rien, mais rien, ça, vous pouvez me faire confiance ! Ça doit être un peu mieux à l'Hôtel du Quai...

DENISE. Je mange à la cuisine.

HENRI. Et la chambre! Le lit fait un de ces bruits!
Quand je me retourne, on dirait un train qui
passe! Heureusement que je suis seul! *Finement.*
Vous comprenez ce que je veux dire... Ah, à
propos de train, faut que j'écoute les nouvelles!

*Henri allume son transistor. On entend vaguement une
voix sur un fond de parasites.*

C'est l'endroit qui veut ça.

Henri éteint le poste.

C'est pas le moment de m'en faire. Je ne rentre
que dans huit jours... *Un temps.* C'est vos amis
de l'hôtel qui vous ont amenée?

DENISE. Non... Ce sont des amis de ces amis... Et
je remonterai avec eux...

HENRI, *vivement.* Quand?

DENISE. Demain.

HENRI. Mais vous êtes arrivée quand?

DENISE. Avant-hier.

HENRI. C'est pas des vacances.

DENISE. Ma mère me remplace au magasin. Mais s'il y a des livraisons... Elle ne peut rien porter de lourd...

HENRI. Mais, hier, vous étiez où ?

DENISE. J'ai visité les environs. On m'a conduite...

HENRI. C'est comment, les environs ?

DENISE. Moins vert que chez nous. J'ai vu des oliviers.

HENRI. Peuvent les garder, leurs oliviers ! Moi, je suis juste allé au Palmbeach, mais c'était fermé. Paraît que ça danse en été... Vous voulez que je cherche de la musique ? *Il a désigné le transistor.*

DENISE. Oui, mais pas trop fort...

HENRI. Je n'arrive toujours pas à attraper la Suisse...

Henri trouve enfin de la musique. On entend une « scie » de l'été finissant.

Ça fait un fond. J'enlève ma chemise.

Il s'exécute et vient se glisser presque souplement à côté de Denise.

Voilà...

DENISE, *oppressée*. ...Il vient beaucoup de monde dans votre restaurant ?

HENRI. C'est plein tout le temps. Et il y a des gens connus. Vous savez qui c'est, Blanchette Fürst ? Celle qui présente la couture, à la télévision... Elle vient tous les jeudis, après l'émission.

DENISE, *soufflée*. Blanchette Furt ?

HENRI. Fürst ! Vous savez bien, celle qui parle du nez...

DENISE. Oui, c'est bien celle-là...

HENRI. Elle vient avec son mari, un avocat. Ils commandent toujours le même menu : truite au bleu, blanquette de veau, et pas de dessert et de l'eau. Je crois qu'ils sont un peu malades. Il y a aussi ce pianiste qui joue dans des concerts... mais oui, il joue aussi de l'orgue. Il a les cheveux longs... On l'entend souvent à la radio. Guy Vobet ! Non, Guy Bovet ! Lui, c'est toujours un steak tartare. Faut de la force pour jouer de l'orgue !

DENISE. Elle s'habille comment, Blanchette Fürst, dans la vie ?

HENRI. Moi, vous savez... Elle est comme à la télévision... La première fois qu'elle est venue, ça

m'a fait tout drôle... Vous comprenez ce que je veux dire? Tout à coup, là voilà qui mange comme tout le monde, qui parle du temps qu'il fait dehors... C'est là qu'on voit que c'est pas des exceptions, ces gens-là...

DENISE, *rêveuse*. Ils ont de la chance...

HENRI. Ils savent y faire!

DENISE. Moi, j'aurais voulu être une artiste...

HENRI. Les artistes? Il y en a combien qui réussissent? Chez nous, il y avait un peintre qui est venu laver la vaisselle. Il est resté deux mois. C'était parce que c'était l'hiver. Autrement, il peint des tableaux dans les rues. J'ai failli lui en acheter un. Mais je l'aurais mis où? Il habite dans un grenier. Il n'a même pas d'eau pour se laver. Il mange du pain et du fromage.

DENISE. J'ai connu un juge. Il est venu au magasin. Il voulait m'inviter au restaurant. J'ai pas pu. À cause de ma mère. Je dois lui faire la cuisine. Elle a peur du gaz. Il était célibataire ce juge. On voit souvent son nom dans les journaux...

HENRI. Ceux-là, ils s'en font pas. Tant qu'il y a des voleurs et des assassins pour les faire vivre... *Un temps. Henri se rapproche de Denise.* C'est pas pour dire, mais je vous trouve jolie. C'est pas un compliment. C'est vrai!

DENISE, *coquette*. Vous croyez ?

Denise s'ébouriffe les cheveux.

HENRI. Parole d'honneur.

DENISE. J'aurais voulu faire du théâtre...

HENRI. J'en ai fait à la paroisse...

DENISE. J'ai aussi essayé de faire de la peinture. J'ai pris des cours...

HENRI. On jouait Blanche-Neige. Je faisais un nain.

DENISE. Le dessin, ça allait, mais les couleurs...

HENRI, *bâillant*. Vous n'avez pas faim ?

DENISE, *distraitement*. Non...

HENRI. Je vais vous dire un secret. Il y a une petite grotte, juste là derrière. Un trou dans le mur. C'est propre. Il y a du sable au fond. J'y ai caché mon pique-nique.

DENISE. J'ai juste pris des fruits.

HENRI. Pour garder la ligne ! Moi, je m'en fiche. Tout ce que je prends en été, je le perds en hiver.

Au printemps, je suis sec comme un os... Vous non plus, vous ne risquez pas de grossir. Ça se voit tout de suite. J'en connais qui doivent faire attention. Ils ne s'amuse pas ! Moi, j'ai un truc pour savoir si les gens vont grossir avec le temps. Suffit de regarder leurs parents ! Si la mère est grosse, vous pouvez être sûr que la fille va gonfler. Ça ne rate jamais ! *Un temps*. Je vais chercher mon pique-nique. Quand je vous ai vue installée là, j'ai pas osé le récupérer. J'aurais eu l'air malin à fouiner par là... Je reviens dans une seconde. Je vous laisse les jumelles et la radio.

Henri disparaît. Denise contrôle son bronzage. Elle s'examine furtivement dans son petit miroir. Henri revient. Il porte un panier et une bouteille de vin.

Sur le mur. Coucou ! C'est moi ! J'ai tout retrouvé. Même la bouteille ! Je l'avais coincée entre deux pierres. C'est du rosé. Il faut le boire frais ! L'eau est glacée. Pas le moment de se baigner...

Henri reprend sa place.

DENISE. Je me suis trempé les pieds. Elle n'est pas si froide que ça...

Henri brandit un couteau muni d'un tire-bouchon.

HENRI. Il n'y a qu'un verre. Je boirai au goulot.

DENISE. Non merci, pas pour moi...

HENRI, *insistant*. Juste un petit verre... C'est du bon. Ça ne fait pas de mal...

DENISE. J'ai l'estomac vide.

HENRI. J'ai assez de choses dans mon panier. Vous voulez un petit sandwich? Allez, faut pas vous gêner...

Il a fouillé dans son panier, et tendu un sandwich à Denise.

DENISE. Non, merci...

HENRI. Acceptez. C'est du jambon. Après, vous me donnerez un de vos fruits en échange...

Henri, d'autorité, a mis le sandwich dans la main de Denise.

DENISE. J'ai seulement une tomate, une pêche et une orange...

HENRI. Mangez. Après je vous donne votre verre. Après on trinquera à la Suisse!

Henri remplit le verre et le tend à Denise.

Leur pain, c'est pas du pain pour sandwich. Il y a trop de croûte! Alors... santé! Faut m'excuser, je bois au goulot.

DENISE, *buvant une gorgée*. Santé...

HENRI. Il est bon. Ça, au moins, ils ont du bon vin par ici. Ils n'y mettent pas de cochonnerie, comme en Suisse. Allez-y, mangez pour faire passer le vin... *Un temps*. C'est drôle. Voilà qu'on mange ensemble. Si j'avais pu m'y attendre... Je croyais que j'allais encore m'ennuyer comme les autres jours. À attendre ces bateaux... *Désignant la bouteille*. Ils le font dix francs la bouteille. Avec le change, c'est rien... *Un temps*. Il ne fait pas froid dans la grotte. Forcément, il n'y a pas de vent... *Il mord dans son sandwich*. Au salami! Au saucisson, comme ils disent! *Un temps*. Vous savez faire la cuisine?

DENISE. Un peu...

HENRI. C'est quoi, votre spécialité?

DENISE, *faussement modeste*. J'en ai plusieurs...

HENRI, *malin*. Faites attention, parce que je suis un peu de la partie...

DENISE. Vous connaissez la fondue aux morilles?

HENRI. C'est la fondue avec des morilles dedans!

DENISE, *vexée*. Oui, mais j'y mets un petit quelque chose de plus!

HENRI. Du kirsch ?

DENISE. Non...

HENRI. Attendez...

DENISE. J'y mets une ombre de basilic. Ça donne un petit goût que personne ne peut deviner.

HENRI. Faudra que j'essaie. Si jamais je passe une fois à Fribourg... Vous habitez avec votre mère ?

DENISE, *vivement*. Je suis absolument libre de recevoir qui je veux !

HENRI. Et qu'est-ce que c'est vos autres spécialités ?

DENISE. La truite aux amandes.

HENRI. Je connais... des truites avec des amandes...

DENISE, *renfrognée*. Je fais aussi du clafoutis aux cerises...

HENRI. Ça, je ne connais pas. C'est des cerises avec quoi ?

DENISE, *mutine*. Si vous passez un jour chez moi...

HENRI. Faudra me donner l'adresse. Je suis libre le mardi. C'est mon jour. Encore un petit sandwich ?

DENISE. Non merci... Vous travaillez le dimanche ?

HENRI. Je suis chef. Faut que j'assume. Encore un petit verre ?

DENISE. Je me laisse tenter...

Denise tend son verre. Henri le remplit à ras bord. Puis il lève la bouteille.

HENRI. À Fribourg ! Le clafoutis aux cerises !

Les deux boivent.

DENISE. Et je vous ferai des biscuits à l'anis.

HENRI. Je n'arrive pas à y croire. Dire qu'on va peut-être se retrouver à Fribourg ! Il aura fallu qu'on vienne jusqu'ici pour se rencontrer ! C'est comment chez vous ? Un appartement ou une maison ?

DENISE, *hésitante*. ...une petite maison... Ma mère habite au premier... Moi, au second.

HENRI. Vous avez une entrée indépendante ?

DENISE. Oui... Il y a une petite allée qui donne sur la rue... Quand ma mère a besoin de quelque chose, elle tape au plafond...

HENRI. Elle dort bien votre mère? Vous pouvez faire du bruit la nuit?

DENISE. Du bruit?

HENRI. Oui, quand vous invitez des amis...

DENISE. ...c'est-à-dire...

HENRI. Moi, j'ai un appartement, mais si j'ai le malheur de marcher un peu fort, les voisins du dessous m'écrivent une lettre. Des maniaques qui écrivent des lettres. Ils en ont écrit à toute la maison. Et pourtant quand je rentre du travail, j'enlève mes chaussures. C'est meublé comment, chez vous?

DENISE. ...de l'ancien...

HENRI. Il y a combien de pièces? Moi, j'ai un trois-pièces...

DENISE, *enfilant ses chaussures*. D'abord, quand vous entrez, il y a un petit hall. J'ai fait mettre de la moquette partout. Rouille. C'est pas salissant, et ça va bien avec le bois des meubles. Il y a une petite table avec le téléphone. Une petite table que j'ai trouvée au grenier. Je l'ai fait réparer. On m'a dit qu'elle valait cher...

HENRI, *qui a sorti un crayon de sa poche et un calepin*. C'est combien, votre numéro?

DENISE, *interdite*. ... Je... je n'arrive pas à me rappeler.

HENRI. Vous ne savez pas votre numéro? Moi, c'est 56.12.21... Et l'ancien, c'était 77.89.02... Et encore celui d'avant, avant que je rencontre Catherine, 92.89.80! Alors vous faites comment quand vous voulez téléphoner chez vous? Vous regardez dans l'annuaire? C'est vrai qu'il n'y a personne chez vous... Et le numéro de votre mère, vous le savez, au moins?

DENISE. Oui...

HENRI. C'est combien?

Denise se lève et s'ébroue.

DENISE. J'ai la tête qui tourne...

HENRI. Alors deux verres de vin, et vous oubliez les numéros? Bravo!

DENISE, *avec une fausse assurance*. Vous croyez que j'ai bronzé?

HENRI. Je ne vous connaissais pas avant. *Un temps*. Il paraît que sur ces plages, les femmes ne mettent pas de soutien-gorge. Paraît même qu'il y en a qui se mettent toutes nues!

DENISE. Elles ont bien raison !

HENRI, *interloqué*. Elles ont bien raison ? Mais vous vous rendez compte ?

DENISE. Pourquoi pas ! Évidemment, vous, vous faites toute une histoire pour enlever votre chemise ! *Elle éclate de rire*. Faites pas cette tête ! Excusez-moi, c'est ce vin... Je n'ai pas l'habitude. Prêtez-moi vos jumelles. Je veux voir ces bateaux.

Henri lui passe avec précaution les jumelles.

HENRI. Faites attention. Mettez la courroie autour du cou. Comme ça, elles ne risquent pas de tomber...

DENISE. Aidez-moi à monter sur le mur.

Henri prend Denise par la taille, la soulève et la dépose sur le mur.

HENRI. Et voilà !

DENISE. Vous êtes fort !

HENRI. C'est les plateaux ! Enfin... Maintenant que je suis chef, je ne porte plus les plateaux...

Denise regarde aux jumelles.

DENISE. Je ne vois rien.

HENRI. Il faut régler pour vous. Attendez.

Henri grimpe sur le mur. Il se place derrière Denise et passe ses mains par-dessus les épaules de la jeune femme pour régler les jumelles.

DENISE. Je crois que c'est le vin. C'est tout trouble...

Henri maladroitement se dégage en reprenant les jumelles.

HENRI. C'est pourtant de bonnes jumelles...

DENISE, *frissonnant soudain*. J'ai froid. Aidez-moi à descendre.

HENRI. Je descends et je vous prends. Je veux mettre les jumelles en lieu sûr...

DENISE. Attention, je saute!

HENRI. Eh! Attendez! Voilà, allez-y!

Denise se laisse tomber sur Henri. Celui-ci trébuche. Le couple s'affale, Denise sur Henri.

Soufflant. Vous avez du mal?

DENISE, *riant*. Et vous?

HENRI. Quelque chose qui me rentre dans le dos.

DENISE, *riant de plus belle*. Heureusement, vous, vous êtes remboursé!

HENRI. Enlevez-vous, autrement, je vous embrasse!

DENISE, *tendant sa joue*. Chiche!

Henri l'embrasse timidement. Denise se relève rapidement. Elle va fouiller dans ses affaires.

Vous voulez l'orange ou la pêche? Mais relevez-vous!

Henri se relève. Il se tient, hébété, en face de Denise. Celle-ci lui fourre l'orange dans la main.

Moi, je préfère la pêche. Mais qu'est-ce que vous avez? Vous vous êtes fait mal? Vous voulez que je regarde votre dos?

HENRI, *jouant avec l'orange*. ...Non, c'est pas ça... Comment vous dire? On est là tous les deux... Vous êtes en costume de bain... et on s'embrasse... il n'y a personne...

DENISE, *coquette*. Ça vous déplaît?

HENRI. Non... Au contraire... Seulement, vous comprenez... Je n'ai jamais su y faire... Je ne sais jamais jusqu'où on peut aller...

DENISE. Essayez, et vous verrez...

HENRI. Si j'exagère, vous allez me flanquer une claque...

Denise soupire. Elle va s'asseoir et reprend sa pause du début.

J'ai été marié huit ans... C'est pas pour dire du mal de ma femme... Mais avec elle, fallait pas...

DENISE. Venez me raconter ça...

HENRI. Non, ça ne sert à rien...

DENISE. Souriez...

HENRI. Facile à dire...

DENISE. Et moi, vous ne croyez pas qu'il m'est aussi arrivé des histoires? J'ai vécu avec un homme pendant quatre ans... Un jour, il est parti en me laissant ses dettes sur le dos. Je les ai payées à sa place. Mais ça m'a rendu service. Je sais maintenant ce qu'on peut demander à un homme...

HENRI. Vous n'avez pas à payer les dettes d'un autre. Vous pouviez refuser...

DENISE. On ne fait pas toujours ce qu'on veut... Sur le moment, je ne savais pas comment m'en

sortir... Quand on est prisonnier de quelque chose ou de quelqu'un... on n'a même plus la force de réfléchir. C'est après, quand on y pense, qu'on se dit qu'on aurait dû faire autrement...

HENRI. Ma femme, je ne pouvais plus la voir. Et pourtant je n'arrivais pas à l'oublier complètement... Il y a des habitudes... Huit ans, et même plus qu'on était restés ensemble...

DENISE. Et puis, tout d'un coup, ça passe, on ne sait pourquoi. Comme si on recommençait une autre vie...

HENRI. Oui, mais tout le temps qu'on a perdu, on ne le retrouve jamais...

DENISE. On ne se souvient que des bonnes choses...

HENRI. Tous ces jours, sur le mur, j'ai bien réfléchi à la question. Vous comprenez, la mer c'est immense... On peut aller partout. Mais maintenant, si on me demandait: «Où vous voulez aller?» Je ne saurais que répondre. S'agit pas de se tromper!

DENISE. Il faut oser.

HENRI. Mais on n'a qu'une vie. Et la mienne, elle est déjà grignotée... Faut que je fasse attention...

DENISE. Moi, je suis décidée à ne plus faire attention. On passe à côté du meilleur... Quand j'avais vingt ans, je croyais à des tas de choses... Je me faisais de ces idées... J'ai regardé un homme pendant un mois. C'était dans un tea-room. Un jour, il est venu se mettre à côté de moi. Je suis partie... Ce serait aujourd'hui...

HENRI, *dubitatif*. Vous dites ça...

DENISE. Venez vous asseoir à côté de moi...

HENRI. Ça fait longtemps que je cherche une femme qui aurait les mêmes idées que moi... Et vous... on dirait que ça pourrait marcher...

DENISE. Vous ne me connaissez pas...

HENRI. Si... Tout ce que vous avez dit...

DENISE. Méfiez-vous...

HENRI. Je ne sais pas comment m'y prendre... Je leur parle... Quelques mots... J'essaie de les inviter... Mais ça ne marche jamais, ou alors si ça marche, je n'y vois rien. C'est après seulement que je me dis que j'aurais dû insister... Vous partez demain?

DENISE. Oui, mais qu'est-ce que ça peut faire?

HENRI. C'est fichu...

DENISE. Peut-être...

HENRI. Je vois que vous avez un appareil de photos... On pourrait se photographier...

Denise se lève. Elle fait face à Henri. Celui-ci la regarde intensément, puis l'enlace maladroitement.

DENISE. Eh! Qu'est-ce qui vous prend?

Henri recule, penaud.

HENRI. Vous voyez... Tant qu'on parle, ça va... mais quand... Excusez-moi.

DENISE, *riant*. Ne faites pas cette tête! Faut comprendre. Je ne suis plus habituée... Allez, souriez... C'est comme un réflexe... Vous verrez, quand on se connaîtra mieux.

HENRI. Mais puisque vous partez demain...

DENISE. Aujourd'hui, ce n'est pas demain...

HENRI. Je tiens ça de mon père. Je suis comme lui, je n'arrive pas à m'expliquer... Avec sa veuve, vous savez, la concierge... il n'était jamais arrivé à s'expliquer. Et le jour où il a pu, ça a été fini! Il avait enfin réussi à lui dire qu'il pensait toujours à ma mère... Ça a été terrible!

DENISE. Et vous, vous pensez toujours à votre femme?

HENRI. Ah, non! Elle peut rester où elle est. Je ne sais même pas si elle est avec quelqu'un... Vous voyez, je n'arrive toujours pas à m'expliquer... Je parle, je parle, et je passe à côté... J'en connais, seuls avec une femme sur une plage... Je ne comprends rien aux femmes. Je n'ai pas appris. Ils auraient mieux fait de nous apprendre ça à l'école, plutôt que leur histoire ou leur géographie... et la lecture... Ça sert à quoi de savoir lire maintenant. On sait tout avec la radio et la télévision!

Un temps. Denise s'est approchée d'Henri.

J'ai peur avec ce train. Les vacances c'est bien, mais après, quand on les raconte...

DENISE. Faut pas penser à ça...

HENRI. Dans huit jours comme aujourd'hui, je serai à nouveau dans mon restaurant... C'est fou comme on oublie. Je n'arrive déjà plus à me souvenir de la tête de mon patron...

DENISE. Taisez-vous...

Elle s'approche d'Henri et l'embrasse doucement.

HENRI. Alors, vous croyez que nous deux, ça pourrait marcher...

DENISE. Elle est où cette petite grotte ?

HENRI. Juste là-dessous. Pourquoi ? Vous voulez qu'on y aille ?

DENISE. C'est pas dangereux au moins ?

HENRI. Non... Mais enlevez vos chaussures...

Denise enlève ses chaussures.

DENISE. Je les laisse ici, avec mes affaires... Il n'y a personne...

HENRI. On en a pour une minute... Donnez-moi la main.

Henri et Denise escaladent le mur. Ils disparaissent de l'autre côté. Le transistor nasille. Un bulldozer passe au loin.

ACTE II

Henri apparaît sur le mur. Il inspecte la salle aux jumelles. Au pied du mur, le transistor nasille toujours.

HENRI, *en direction de la mer*. Il y a un camion qui arrive ! Reste dans l'eau !

DENISE, *off*. Elle est bonne. Pourquoi tu ne viens pas ?

HENRI. C'est plein de goudron !

On entend le bruit d'un camion qui se rapproche.

DENISE, *off*. L'eau est claire. On voit le fond...

HENRI. Il arrive. Ne sors surtout pas...

On entend le camion qui passe. Puis le bruit diminue.

Agité. Maintenant, rhabille-toi !

DENISE, *off*. Qu'est-ce que tu dis ?

HENRI, *presque furieux*. Remets ton costume de bain !

DENISE, *off*. Il n'y a personne...

HENRI. Si le camion revient...

DENISE, *off*. Donne-moi ma serviette!

HENRI. Elle est où?

DENISE, *off*. Avec mes affaires...

HENRI. Bon, j'y vais...

Henri, de mauvais gré, va chercher la serviette de bain. Au passage il éteint le transistor.

Marmonnant. C'est pas un camp de nudistes ici...

Henri remonte sur le mur et lance la serviette en direction de Denise.

DENISE, *off*. Merci...

HENRI. Je suis sûr qu'elle ne fait pas quinze degrés... C'est comme ça qu'on attrape des crampes... Maintenant, tu t'es assez séchée. Enfile ton maillot.

DENISE, *off*. Tu avais raison. Je suis pleine de goudron.

HENRI. Je t'avais prévenue... Et ça ne part pas. À la pension les draps sont pleins de taches. *Un temps.* Paraît qu'il y a aussi des méduses... Ces trucs qui flottent... Dépêche-toi... J'en ai assez de rester sur ce mur...

DENISE, *off.* Je n'ai pas besoin de toi. Je peux m'habiller toute seule.

HENRI. Après tout... Tu as raison... Je ne suis pas responsable. Si jamais on t'attrape à te baigner toute nue...

DENISE, *off.* Tu as peur des gendarmes ?

Henri descend du mur. Il fait du rangement.

HENRI, *marmonnant.* Ça commence bien... Moi, les gens qui se font remarquer. Si elle en a envie, elle peut y aller toute nue à son hôtel. Je ferai comme si je ne la connais pas...

Denise apparaît au sommet du mur.

DENISE. Voilà ! Ça m'a fait un de ces biens !

HENRI. Qu'est-ce qu'on fait ?

DENISE. Il y a encore du soleil.

HENRI. Tu ne bronzeras plus.

Denise reprend sa place.

DENISE. Viens t'asseoir à côté de moi...

Henri mâchonne un restant de sandwich.

HENRI. Moi, quand j'ai pas mes habitudes... D'habitude à cette heure... *Il regarde sa montre.* ... je prends mon café à la cuisine...

DENISE. Tu veux me passer mon sac ?

HENRI. Il est où ?

DENISE. Là, devant toi. Ce n'est pas moi qui l'ai mis là...

HENRI. J'ai un peu rangé... Ça avait l'air de quoi... Tout ce désordre !

Henri prend le sac de mauvaise grâce et l'apporte à Denise.

DENISE. Qu'est-ce que tu as ?

HENRI. Rien...

DENISE. Tu as l'air drôle...

HENRI. C'est mon air de tous les jours...

Henri ramasse un bout de plastique. Il le jette par-dessus le mur.

C'est un vrai fumier cette plage...

DENISE. C'est parce que je pars demain ?

HENRI. Qu'est-ce qu'on fait ce soir ?

DENISE. Je ne sais pas... Ce que tu veux...

HENRI. C'est exclu d'aller à la pension...

DENISE. Tu n'es pas libre d'amener qui tu veux ?

HENRI. C'est pour une personne seulement. Autrement ils me feront des histoires... Et à ton hôtel, ce n'est pas possible ?

DENISE. Non, c'est des amis. Je ne peux pas leur faire ça...

HENRI. Pourquoi ? J'ai pas l'air convenable ?

DENISE. C'est pas ça. C'est comme à ta pension...

HENRI. Alors qu'est-ce qu'on va faire ?

DENISE. Je ne sais pas... On pourrait aller dîner quelque part.

HENRI. Ils sont toujours à me surveiller, le cuisinier et la sœur du patron...

DENISE. Et après, on pourrait se promener un peu...

HENRI. Il fait froid dès qu'il fait nuit...

DENISE. Ou alors, si tu veux, on se quitte, et on se revoit demain matin avant que je parte...

HENRI. Je n'osais pas te le proposer. Mais c'est la meilleure solution. Si on était chez nous, ce serait différent. En tout cas, à Genève, tu pourrais venir chez moi. Le voisin de palier n'est jamais là l'après-midi... Maintenant, à Fribourg...

DENISE. On est aussi libre à Genève qu'à Fribourg! Seulement, c'est moins grand. On connaît davantage de monde. Et moi à l'église, j'y vais pas!

HENRI. Moi non plus! N'empêche que je pourrais pas y vivre à Fribourg!

Denise hausse les épaules. Henri dégage du sable une boîte de conserve rouillée. Il la jette à la mer.

DENISE, *faussement gaie*. C'est comment chez toi?

HENRI. Je ne te l'ai pas dit?

DENISE. Non, tu m'as seulement parlé de ton travail.

HENRI. C'est pas très intéressant où j'habite... J'ai une chambre et une cuisine. Et une douche... et des toilettes... J'y vais que pour dormir. Il faudrait que je change de quartier, mais je ne trouve rien. Si j'ouvre mes fenêtres, il y a trop de bruit. Un croisement juste en dessous... J'habite au deuxième. Et les gaz des voitures. Ça ne vaut pas la peine de laver les vitres. Un jour après, elles sont aussi sales. Des fois, je laisse les stores baissés pendant des semaines... C'est quand je me suis marié, que je me suis trouvé ça. Et puis, j'y suis resté... Tu vois, si j'avais à choisir, si j'avais de l'argent, j'habiterais dans une villa avec de la pelouse autour, et même des arbres, mais propres, pas en fouillis! Et des haies pour se protéger des voisins. Et des fleurs. Chez moi, j'ai une plante verte. Je la soigne. Elle fait des feuilles. J'ai tendu une ficelle au plafond. Si elle continue à pousser comme ça, l'appartement sera trop petit!

DENISE. Moi, j'ai des cactus, mais tout petits.

HENRI. Les cactus, ça pique, et ça ne fait pas de feuilles...

DENISE. Ça grandit quand même...

HENRI. ...et dans ma villa, ce serait comme à Saint-Moritz. Des grands rideaux, des meubles blancs avec du velours... Des tapis épais. Beaucoup de place entre les meubles. Qu'on ne soit pas gêné pour circuler... Dans mon restaurant, c'est

affreux! On ne peut même pas passer entre les tables quand les chaises sont tirées. C'est une vraie acrobatie pour servir!

DENISE. Et qu'est-ce que tu y feras dans ta villa?

HENRI. Rien. Si j'ai de l'argent, je ne vais pas m'amuser à travailler... Je me ferai servir. C'est bien mon tour, depuis le temps que je sers les autres. Et avec moi, ils ne pourront pas se permettre n'importe quoi. Je suis de la partie. Et j'exigerai les gants blancs et le col cassé. Et pour les soubrettes, la coiffe...

DENISE. C'est un beau programme.

Un temps. Denise soupire.

Demain, on peut se donner rendez-vous devant la pension.

HENRI. Devant ton hôtel. Je préfère...

DENISE. À quelle heure?

HENRI. Tu pars quand?

DENISE. Faut que je demande. Ça ne dépend pas de moi. *Un temps.* Je crois que j'ai bronzé. Regarde la différence.

Denise a soulevé une bretelle de son soutien-gorge.

HENRI. C'est plus rouge...

DENISE, *soudainement*. Je ne veux pas penser à demain. Viens à côté de moi.

Henri s'exécute sans conviction.

Sentimentale. Il y a longtemps que je ne suis pas restée seule avec quelqu'un...

Denise a pris la main d'Henri.

HENRI. Tu en as connu beaucoup avant moi ?

DENISE. Non...

HENRI. Moi aussi, ça fait longtemps... Depuis mon divorce. Juste une fois, avec une coiffeuse. Elle croyait que j'avais une Alfa...

DENISE. Tu ne t'ennuies pas tout seul ?

HENRI. Mon jour de congé, je dors, puis je vais me promener, s'il ne pleut pas. Je vais voir les vitrines. Je vais au bord du lac. Je vais au cinéma. Des fois, c'est drôle... Avec ma femme, il fallait absolument aller à la campagne. Au restaurant. Moi qui y travaille toute la semaine ! Je l'ai supportée huit ans. Mais c'est pas le moment de parler de ça... Le mariage c'est...

DENISE. C'est quoi ?

HENRI. Je ne suis pas prêt de me remarier.

DENISE. Moi, c'est trop tard...

HENRI. On peut vivre ensemble sans se marier...

DENISE. Ça dépend où...

HENRI. Suffit d'être discret.

DENISE. Ce que les gens ont pu raconter sur moi,
quand j'avais mon ami...

HENRI. On pourrait se voir entre Genève et
Fribourg. À Lausanne.

DENISE, *presque indignée*. À l'hôtel ?

HENRI. On pourrait louer une chambre...

DENISE. Si c'est seulement pour ça, autant ne pas se
voir.

HENRI. Ça, et autre chose...

DENISE. Quoi ?

HENRI. Ben... je ne sais pas...

DENISE, *après un temps*. Même à Fribourg, ce sont pas les occasions qui manquent. Une femme seule... Mais ce n'est pas ce que je cherche.

HENRI. À Genève non plus... les occasions...

DENISE. Ce n'est pas ce que tu disais...

HENRI. Je ne t'ai pas tout dit. Il y a des choses qu'on ne raconte pas comme ça, quand on ne se connaît pas.

DENISE, *souriant tristement*. Tu as raison. On ne se connaît pas. On est bêtes. Pourquoi faire des projets? Peut-être qu'on ne se reverra plus...

HENRI. Mais si...

DENISE. Quelle importance...

HENRI, *fataliste*. Et voilà!

Un temps. Un oiseau crie.

DENISE. Tu ne veux pas me mettre de la crème dans le dos?

HENRI. Je ne sais pas si je saurais faire...

DENISE. Tiens la boîte.

HENRI. Après, je ferai comment pour me laver les mains ?

DENISE. Il y a la mer.

Henri enduit vigoureusement de crème le dos de Denise.

Aïe ! Doucement !

HENRI. Moi, j'aime avoir les mains propres... Au restaurant, quand on sert, s'agit pas d'avoir les mains sales...

DENISE. Tu as une de ces forces !

HENRI, *se frottant les mains*. Ça colle !

DENISE. On est en vacances. Tu peux bien avoir les mains qui collent !

HENRI. Je vais graisser mes jumelles...

DENISE. Tu es toujours comme ça ?

HENRI. Je suis comme je suis...

DENISE, *sans conviction*. Je disais ça pour plaisanter... J'aime bien cet endroit.

HENRI. S'il y avait moins de camions, et moins de cochonneries dans le sable. Pas le moment de marcher pieds nus...

DENISE. En venant, dans la voiture, je me demandais comment c'était le bord de la mer. Je pensais au lac. Eh bien c'est pas du tout la même chose. Et il y a l'odeur...

HENRI. Ça pue...

DENISE. Je ne trouve pas...

HENRI. J'aime pas le poisson de mer. Une odeur de pourri.

DENISE. Qu'est-ce que tu aimes, alors ?

HENRI. Faut aller en vacances. Alors j'y vais ! Mais j'aurais mieux fait de rester chez moi !

DENISE. J'aimerais habiter un endroit où il y a toujours du soleil. Avec un petit travail. Juste de quoi vivre. Un endroit où il n'y aurait presque personne... Vivre simplement... Peut-être des enfants. Un garçon et une fille... En tout cas un garçon...

HENRI. Moi, j'en ai un...

DENISE. Un quoi ? Un garçon ?

HENRI. Oui...

DENISE, *interloquée*. Mais vous... tu ne m'as rien dit...

HENRI. Il est avec sa mère...

DENISE. Il a quel âge?

HENRI. Il s'appelle Pierre. On lui dit Pierrot. Il a sept ans. Non, huit! Il ressemble à sa mère. Pas capable de se débrouiller. Peut pas prendre le tram tout seul. La dernière fois qu'il est venu, il m'a cassé une chaise! À force de se balancer. Je paie la pension. C'est déjà suffisant! *Un temps.* J'en ai assez de rester ici. J'ai envie de rentrer pour me laver les mains. Qu'est-ce que tu fais? Tu restes ou tu viens?

DENISE, *sèchement.* Je reste un moment.

HENRI. On se retrouve à quelle heure, demain?

DENISE. Je t'ai dit que je ne savais pas...

HENRI. Mais pourtant... *Il regarde Denise.* Tu es fâchée?

DENISE. Non.

HENRI. Si, tu ne me regardes plus comme avant. C'est à cause de Pierrot? Qu'est-ce que tu veux, j'en peux rien... J'ai essayé de le dégourdir, mais il me regarde avec ses grands yeux. On dirait qu'il a peur de moi... *Un temps.* Je lui ai tout laissé, à ma femme. Je ne suis parti qu'avec une valise.

DENISE. On a tous ses ennuis...

HENRI. C'est elle qui a voulu se marier. C'est pas moi. C'est comme pour Pierrot... Les femmes, elles cherchent à se marier, et après...

DENISE. Je ne t'ai rien demandé...

HENRI. Avec moi, tu ne ferais pas une bonne affaire. Je t'ai raconté des histoires. Je ne suis pas chef de rang. Je suis un simple serveur... À porter des plateaux, à être toujours debout, à faire risette aux clients, à me cramponner à cette place, parce que du travail, on n'en trouve plus tellement... à me faire surveiller par le patron, comme si j'étais malhonnête, parce qu'une fois je me suis trompé dans mes comptes. Une fois sur des milliers de fois! Mais ça suffit. Depuis, on me surveille! Et je n'ai plus vingt ans. C'est plein de jeunes qui guettent ma place.

DENISE. Arrête! Je n'ai pas besoin de savoir tout ça.

HENRI. Évidemment, les femmes, avec vos romans! La belle voiture, la belle maison, les domestiques... Suffit de se débrouiller, qu'on m'a dit. Moi, faut d'abord que je me débrouille à chaque fin de mois! J'ai économisé pour ces vacances. Tout ça, pour m'emmerder sur un mur, à me tourner dans un lit qui grince, à digérer cette huile d'olive... Quand vous avez voulu voir la grotte, ça m'a fait un choc! Je me faisais des tas

d'idées, et tout d'un coup, voilà que tout s'arrangeait. Comme au cinéma. Un type rencontre une femme. Et ça marche tout de suite. Pas de problèmes. Sur des roulettes! Mais c'est quand on se réveille...

DENISE, *durement*. Moi, aussi, je vous ai menti. Elle n'est pas à moi, la mercerie. J'y travaille comme vendeuse...

HENRI, *déçu*. Ah...

DENISE. Mais moi, ça ne me fait rien si vous n'êtes que serveur. Au contraire. Les chefs...

HENRI. J'aimerais mieux être chef. Je travaillerais moins. Et je gagnerais plus. *Un temps*. Alors l'histoire de votre mère, c'est faux aussi?

DENISE. Pas tout à fait... J'habite avec elle. C'est pas au plafond qu'elle tape, mais contre la paroi...

HENRI. Alors, vous ne pouvez amener personne?

DENISE. Elle ne m'empêchera pas de vivre! Mais après, elle en parle pendant des heures. Elle a raté sa vie. Alors elle a peur pour moi. Mais maintenant, je suis décidée. Si je tombe sur quelqu'un de bien, je me passe de son avis.

Un long silence. Henri s'est levé.

HENRI. Je vais me laver les mains...

Henri disparaît. Denise se lève à son tour. Elle enfle une robe de plage, et range ses affaires. Henri revient.

Ça colle moins... Tu... Vous partez ?

DENISE. Oui.

HENRI. Je peux vous poser une question ? Pourquoi vous habitez avec votre mère ? Vous n'êtes pas obligée.

DENISE. Faut que je m'occupe d'elle. Elle est malade. Je vous l'ai dit.

HENRI. On ne peut pas la soigner ?

DENISE. Elle est usée. Elle a dû m'élever toute seule. Mon père avait filé avec une autre. Il n'a plus jamais donné de ses nouvelles. Je ne sais même pas s'il est mort... Maintenant, elle ne peut plus rien faire. Elle était repasseuse. Quand j'avais mon ami, je l'ai laissée seule, mais je devais y aller chaque jour. Elle a été bien contente quand j'ai rompu... Si je trouve quelqu'un, il faudra qu'il accepte de prendre ma mère avec...

HENRI. Il faisait quoi votre ami ?

DENISE. Pas grand-chose. À part jouer aux cartes...
Je vais rentrer.

Denise ramasse ses affaires. Henri toussote.

HENRI. Mais... votre ami... C'est vous qui l'avez quitté?

DENISE. Je l'ai connu, j'avais trente ans... C'était tard. Je n'ai pas réfléchi... Il m'a bien eue. J'ai signé des papiers à sa place... voilà pourquoi, j'ai payé ses dettes. Et j'ai appris plus tard qu'il avait quelqu'un, qu'il n'avait jamais cessé de la voir... Et il ne faisait jamais rien. Il disait qu'il allait chercher du travail...

HENRI. Mais vous ne vous êtes pas rendu compte?

DENISE. Sur le moment, on ne se rend jamais compte...

Un temps. Henri se gratte un orteil. Il a enlevé une de ses chaussures.

Avant... il y a longtemps, j'avais connu un voyageur... Il venait au magasin. Il représentait des chemises. On se voyait à Lausanne. Vous comprenez maintenant?

HENRI. Vous en avez eu des histoires... À Lausanne, dans une chambre?

Henri se rechausse.

DENISE. Non, chez lui. Je disais à ma mère que j'allais prendre des leçons.

HENRI. Des leçons de quoi ?

DENISE. De chant. Ce n'était pas tout à fait faux. J'en avais pris quelque temps...

HENRI. Vous chantiez quoi ?

DENISE. J'apprenais...

HENRI. Des chansons ou de l'opéra ?

DENISE. J'y suis juste allée deux mois...

HENRI. Moi, à l'école, j'avais les meilleures notes de solfège.

DENISE. J'ai même fait du piano... Il y a longtemps. J'avais douze ans.

HENRI. Moi, j'ai fait de l'accordéon. Mais la veuve n'a pas voulu que je continue. Elle ne voulait pas de bruit dans l'appartement...

DENISE. Moi, c'était une vieille demoiselle. Elle me donnait des leçons gratis... Elle est tombée malade. J'ai été la voir à l'hôpital. Elle m'a fait promettre de continuer mon piano. J'ai essayé de m'y remettre, quand j'ai commencé à gagner un peu d'argent. Mais c'était trop tard. On m'avait

mis avec des enfants. Forcément, je devais tout reprendre à zéro.

HENRI. Si on avait continué, on serait peut-être devenu autre chose... Une fois, il y avait un accordéon qui traînait au restaurant... J'ai mis les bretelles. Je ne savais même plus où appuyer. *Un temps.* J'aime bien les valse et les polkas... Vous savez danser ?

DENISE. Non...

HENRI. C'était comment dans la grotte ?

DENISE, *gênée.* C'est à vous qu'il faut demander ça.

HENRI. Je ne sais pas...

DENISE. Il n'y a pas que ça qui compte.

Au loin un camion passe.

HENRI. Pourquoi ils la nettoient la plage. Puisqu'elle va être dégueulasse l'été prochain. Ils devraient nous ramasser avec les ordures, et nous jeter à la mer. Comme ça, si on a plusieurs vies, on pourra en recommencer une neuve.

DENISE, *sourdement.* Ça fait deux ans que je n'ai plus fait l'amour...

HENRI. On perd vite l'habitude.

DENISE. Vous êtes comme un mur. Tout ce qu'on vous dit, ça rebondit!

HENRI. Et vous? Vous vous croyez plus intéressante?

DENISE. Vous n'avez qu'une envie. C'est de filer.

HENRI. Vous voulez que je m'en aille?

DENISE. Je n'ai pas dit ça. Vous arrangez tout à votre façon. Il n'y a que vous qui comptez!

HENRI. Et voilà! Ça commence!

DENISE. Parfaitement, vous n'êtes pas capable de tenir une conversation.

HENRI. Je ne parle pourtant pas tout seul. Vous me répondez!

Henri ramasse ses affaires.

Faut m'excuser. Je ne supporte plus rien. *Un temps.* Alors, peut-être à demain...

DENISE. Ne partez pas comme ça. Que je garde un bon souvenir.

HENRI. Les souvenirs... Je rate toujours tout. Alors, les souvenirs...

DENISE. Vous êtes pessimiste! C'est affreux!

HENRI. Avant, je vous ai posé une question. Vous me répondez: Il n'y a pas que ça qui compte... Et pourtant, on ne parle que de ça. On en parle partout...

DENISE. Et alors? Ce n'est pas une raison.

HENRI. J'étais pas comme ça, avant. Je n'y pensais même pas. Ça se passait comme ça se passait, et on n'en parlait même pas...

Henri repose ses affaires.

Ils ont plus de chances, les jeunes, maintenant...
Ils ont moins de problèmes...

DENISE. Vous croyez?

HENRI. Et ils ont raison. Ils se laissent moins faire que nous! C'est maintenant que j'aimerais avoir vingt ans...

DENISE. On n'est pas vieux à votre âge.

HENRI. Quand je me suis marié, ma femme ne savait rien. Mais elle s'est rattrapée par la suite. Elle a même essayé avec un de mes collègues. C'est lui qui me l'a dit.

DENISE. Elle vous trompait ?

HENRI. Je n'ai jamais pu le prouver...

Denise prend l'appareil de photos dans son sac. Elle le tend à Henri.

Vous voulez que je vous photographie ?

DENISE. C'est pour ma mère...

Henri se saisit de l'appareil.

HENRI. J'en avais un même. Vous connaissez ? On met l'appareil comme ça, et ça fait des photos en diagonale...

Henri tient l'appareil en biais.

DENISE. Il n'y a qu'à appuyer. Il est chargé.

Henri se recule.

HENRI. Je la fais en diagonale ?

DENISE, *prenant la pose.* Ça va comme ça ?

HENRI. Je vous vois presque en entier. Voilà. Attention. Souriez. Souriez. Clac !

DENISE. Merci. Vous voulez que je vous prenne aussi ?

HENRI. Oui, et je vous donnerai mon adresse. Vous me l'enverrez.

Henri donne l'appareil à Denise.

Vous m'enverrez les deux, si ce n'est pas trop vous demander. Je peux vous les payer tout de suite...

Denise vise avec l'appareil.

Attendez que je mette mes jumelles.

Henri va chercher ses jumelles et prend une pose avantageuse.

DENISE. Attention! Ne bougez plus! Voilà. J'en prends encore une. On ne sait jamais...

HENRI. Prenez-la en diagonale.

DENISE. Comme ça?

HENRI. Oui... Ça prend plus de place dans l'album, mais c'est pas comme les autres photos.

DENISE. Voilà!

HENRI. Merci. Je vais vous noter mon adresse.

Tandis que Denise range l'appareil, Henri écrit son adresse sur une feuille volante de son calepin. Il la tend à Denise.

Voilà...

DENISE. Merci.

Denise glisse la feuille dans son soutien-gorge.

HENRI. Alors, on ne se voit pas demain ?

Denise s'approche d'Henri et l'embrasse rapidement sur la joue.

DENISE. J'ai le téléphone à Fribourg. Vous n'avez qu'à regarder sous Maubert. Denise Maubert. Vous vous rappellerez ?

HENRI. Maubert ? J'avais un capitaine qui s'appelait Maubert.

DENISE, *souriant*. Ce n'est pas la même famille.

HENRI. Moi, c'est Dumas.

DENISE. Il y en a des Dumas, à Fribourg.

HENRI. Je sais. On me l'a dit. Alors... au revoir.

Henri tend la main à Denise. Celle-ci ne remarque pas son geste. Henri insiste.

Je vous dis au revoir !

Denise regarde autour d'elle.

Vous cherchez quelque chose ?

DENISE. Elle était jolie, la petite grotte...

HENRI, *regardant sa montre*. Vous voulez qu'on y retourne ?

DENISE, *rougissant*. Non...

HENRI. Il fait froid maintenant. Et il faut que je rentre pour dîner.

DENISE. Ce que vous pouvez être mufle !

HENRI. Moi ?

DENISE. Non, je n'ai rien dit...

HENRI. C'est vous qui en avez parlé de la grotte. C'est pas moi !

DENISE. Taisez-vous.

HENRI, *ricanant*. Ouais ! Je ferais mieux de me taire. *Un temps*. Vous avez dit qu'il n'y a pas que ça qui compte, eh bien, moi je peux vous dire que c'est exactement le contraire ! J'y pense tout le temps, si vous voulez le savoir ! Seulement, je touche rarement la cible. Je suis un simple serveur. Les gens comme moi, faut au moins promettre le mariage ! Et faut être poli ! Ou alors, il faut

payer, et vous risquez encore d'attraper des maladies ! Alors la vendeuse...

DENISE, *suppliante*. Mais, je ne vous demande rien...

HENRI. C'est exactement ce que je disais. Il faut se taire, la fermer, et se laisser marcher dessus, même si on vous traite de mufle !

DENISE. Assez ! C'est à mon tour. Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire !

HENRI. Quoi ! La vérité ! Il y en a des tas de vérités !

DENISE. Et après, peut-être que vous comprendrez.

HENRI. Allez-y. J'écoute !

DENISE, *après un temps*. J'ai été voir un docteur. Je prends des drogues.

HENRI. Vous vous droguez ?

DENISE. Non, c'est le docteur qui me donne des pilules.

HENRI. Ah, bon !

DENISE. Je fais de la dépression.

HENRI. Tout le monde en fait. Moi aussi, j'en ai fait...

DENISE. Laissez-moi parler... Moi c'était parce que j'étais seule. À part ma mère, je ne voyais plus personne. Vous aussi, vous voyez tout en noir. Vous êtes comme moi. Il me l'a dit le docteur. Il faut oser. Il faut essayer...

HENRI. Alors, conclusion ?

DENISE. Restons ensemble. Tant pis pour les gens de l'hôtel. Ils diront ce qu'ils voudront. Je vous emmène dans ma chambre...

HENRI. S'ils ne sont pas d'accord, on aura l'air malin !

DENISE, *presque désespérée*. Mais qu'est-ce que vous avez dans la tête ?

HENRI. Je vous l'ai dit.

DENISE. Alors, ayez le courage de faire les choses !

HENRI. Pour avoir le courage, il faudrait en avoir les moyens !

Denise se laisse tomber dans le sable.

DENISE. Partez ! J'en ai assez !

Henri se balance d'un pied sur l'autre. Denise le regarde soudain comme si elle le découvrait.

Vous êtes ridicule avec votre short !

HENRI, *suffoqué*. Hein ?

DENISE. Non... Ce n'est pas ce que je voulais dire...

HENRI. Et vous avec vos airs ! Qu'est-ce que vous croyez ? Mais je vous ai eue ! Et c'est la seule chose qui compte ! C'en est plein de femmes ! Il n'y a qu'à se baisser ! Elles viennent vous manger dans la main ! Et ça continuera comme ça, parce qu'il y a plus de femmes que d'hommes ! Seulement, faut qu'on paie après. Faut qu'on courbe le dos ! Qu'on se laisse insulter ! — Tu m'as eue, mais maintenant, c'est moi qui commande !

Denise se lève. Elle vient vers Henri et le gifle. Puis elle retourne à sa place et étouffe un sanglot.

DENISE. Vieux con !

Henri se ressaisit. Il marche sur Denise.

HENRI. Qu'est-ce que vous avez dit ? Hein ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

DENISE, *qui a peur*. Rien...

HENRI. Je suis un con. Ça c'est sûr ! Mais il arrivera un jour où les cons se fâcheront ! J'ai fait du

service! Moi aussi, je sais me servir d'un fusil!
Moi aussi, je peux tout faire péter! Moi aussi je
peux aller dans une banque! Et pan! Je ramasse
tout! Et comme ça, peut-être que ces dames
comprendront que je suis aussi quelqu'un!

*Henri menace Denise de ses poings. Celle-ci se roule en
boule.*

DENISE. Ne me touchez pas!

HENRI. Vous dites n'importe quoi, et après, faut pas
vous toucher? Vous voulez savoir comment
c'était dans la grotte? C'était en dessous de tout!
Pire qu'avec ma femme. Vous ne croyez pas que
j'ai vu que vous faisiez semblant! Ha-a-a... Vous
n'avez rien senti!

DENISE. Il fallait me faire sentir quelque chose...

HENRI. C'est ça! C'est toujours notre faute si vous
êtes mal fabriquées!

DENISE, *se redressant*. On ne peut pas comme ça, tout
d'un coup. Il faut du temps. Il faut se
connaître...

HENRI. Alors, il fallait dire non! Sale roulure!

DENISE. Vous êtes fou!

HENRI. Oui, je suis fou!

Et Henri lance à Denise un vigoureux coup de pied qui ne fait que l'effleurer. On entend un bruit de camion. Henri s'écarte prudemment.

DENISE, *au bord de la crise de nerfs*. Au secours ! Au secours !

HENRI. Taisez-vous ! Qu'est-ce qui vous prend ?
C'était juste un petit coup de pied...

Henri essaie de bâillonner Denise. Celle-ci lui mord la main.

Regardant sa main. Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

Le camion s'est éloigné.

DENISE. Laissez-moi.

HENRI, *se tenant la main*. Je saigne.

DENISE. Pardon... Il ne fallait pas me faire peur...

HENRI. Saloperie de vacances ! Merde !

DENISE. On ne se connaît pas, alors on se dispute...
c'est normal.

Henri s'assied. Il se prend la tête dans ses mains. Il sanglote doucement.

Vous avez mal ? Ne pleurez pas. Je n'aime pas voir pleurer un homme...

HENRI, *en larmes*. Vous voulez que je fasse quoi ? Des fois, quand j'en ai vraiment assez, je ferme les yeux, je respire fort, et j'essaie de tout oublier. Si ça marche, au bout d'un moment, j'ai comme l'impression de flotter...

DENISE. Moi, une fois, j'ai voulu me suicider... Vous savez, il y a un grand pont à Fribourg...

HENRI. Là où il y avait le pont suspendu ?

DENISE. Eh bien, j'étais près de sauter, et tout à coup, j'ai compris que ça ne servirait à rien que je saute. Ça m'est venu comme ça... J'ai compris que c'était inutile et que j'irai jusqu'au bout de ma vie...

HENRI. Vous y croyez, à Dieu ?

DENISE. Dans le temps, j'allais à l'église...

HENRI. S'il existait vraiment, il nous laisserait pas dans cette pétaudière... Il nous aiderait...

DENISE. À quoi ?

HENRI. Je ne sais pas... Vous vous promenez dans la rue, et tout d'un coup vous avez besoin de quelque chose...

DENISE, *riant*. De quoi ? Une cigarette...

HENRI, *presque gaiement*. Si vous avez oublié d'en acheter, et que le magasin est fermé...

DENISE, *riant toujours*. Pour une cigarette ! Pour une maison, d'accord. Pour être bien avec quelqu'un... Pour aimer...

HENRI, *s'essuyant les yeux*. On dit des bêtises...

DENISE. Au moins, on se parle...

HENRI. J'avais un chien. Un corniaud, noir et jaune, affreux. J'ai dû le faire piquer. Il était trop vieux. Il n'arrivait plus à manger... Eh bien, chaque fois qu'il rencontrait un autre chien, il fallait qu'on s'arrête. Il voulait... parler...

DENISE. Moi, j'avais une chatte. Tricolore. Elle sentait toujours quand quelque chose devait arriver. Si c'était du bon, elle se frottait aux meubles. Si c'était du mauvais elle griffait le tapis, elle ne voulait pas qu'on la prenne. Ma mère s'est cassé la jambe dans les escaliers. Deux jours avant, la chatte était devenue impossible...

Un temps. Henri creuse le sable avec sa chaussure.

HENRI. Vous êtes jolie... Vous savez parler... Je ne comprends pas que vous n'ayez personne dans votre vie...

DENISE. Je n'ai pas ce qu'il faut. Il me manque quelque chose... Vous n'êtes pas le premier à le dire...

HENRI. Je n'ai jamais rien dit de pareil...

DENISE. Si... la grotte...

HENRI. J'ai dit ça pour... J'étais furieux... Et puis, vous aussi, vous avez dit que c'était ma faute. Peut-être que moi aussi, il me manque quelque chose... J'ai souvent l'idée que je passe à côté... Qu'il suffirait que je trouve une clé... et j'entre-rais...

DENISE. Vous ne voulez pas qu'on essaie encore...

HENRI. Quoi ?

DENISE. ...être ensemble...

HENRI. Ils penseront quoi, les gens ?

DENISE. Faut se moquer de ce qu'ils pensent.

HENRI. Vous ne les connaissez pas. Ils n'attendent qu'une chose. Que ça rate !

DENISE. Et après ? Si on a passé un bon moment, même un tout petit moment ensemble...

HENRI. Vous m'avez bien regardé ? Le matin quand je me rase, je me fais peur. Je me suis acheté un rasoir électrique. Plus besoin de miroir... J'avais un copain. Il prenait des bains tout habillé... Il est mort maintenant. Il se trouvait moche. Il est mort bêtement. Un camion. Et pourtant c'était aux piétons de passer... Peut-être qu'il a moins de problèmes maintenant...

DENISE, *souriante*. Vous voulez être dur. Mais c'est juste une carapace, en dessous c'est tendre.

HENRI. Vous dites ça parce que j'ai pleuré...

DENISE. C'est pas un défaut d'être tendre...

HENRI. Chaque fois qu'on se verra, vous y penserez. Vous vous direz : celui-là, c'est une vraie femmelette...

DENISE. Henri ! Nous... les deux... on pourrait s'en sortir.

HENRI. Donnez-moi la recette. Moi, j'ai tout essayé...

DENISE. On pourrait être ailleurs... Une petite maison...

HENRI. Maintenant, on est sur une plage dégueulasse !

DENISE. Henri ! Je t'en supplie !

HENRI. Quand j'ai acheté mes jumelles... J'ai fait tous les magasins avant de trouver ce que je voulais. J'ai lu des catalogues. J'ai même acheté un livre pour apprendre à reconnaître les bateaux... La première fois que je suis monté sur le mur, je m'attendais à voir... je ne sais pas... des bateaux avec des voiles, ou des petits qui font de la fumée... Et qu'est-ce que je vois ? Des grands machins tout plats. Même pas un mât ! Des baignoires qui flottent... Et pas de drapeaux...

DENISE. Moi, on m'avait dit que c'était sale. Alors je m'étais préparée. Je savais à l'avance. J'ai été plutôt surprise en bien... Il y a des coins à Fribourg qui sont encore plus sales...

HENRI. À Genève, il y a des coins où on ne peut même plus se tremper les pieds... Si on se revoit, on ira dans des endroits propres...

DENISE. Vous... tu m'accompagnes à l'hôtel ?

HENRI. Faut que j'aille mettre un pantalon...

DENISE. Il ne te va pas si mal, ton short...

HENRI. Et tant pis pour le cuisinier et la sœur du patron... Viens avec moi, ça leur fera les pieds. Ils sont toute la journée à se lécher la figure. Et la nuit faut les entendre !

DENISE. Ils ne peuvent pas t'interdire d'amener quelqu'un. Et moi je peux payer. Je n'ai rien dépensé jusqu'à présent.

HENRI. Et tes amis de l'hôtel ?

DENISE. Je leur téléphonerai. Je suis majeure.

HENRI. Je suis sûr qu'avec le cuisinier, si on lui offre de l'argent... Il n'a qu'à nous donner une chambre pour la forme... Il y a le problème du lit... Il n'est pas large. Et il fait un de ces bruits !

DENISE. Elle donne sur la mer, ta chambre ?

HENRI. Non, sur la cuisine.

DENISE. Ils ne t'ont pas donné à choisir ? La pension est vide.

HENRI. J'ai pris ce qu'on m'a donné... Oh, j'aurais dû réclamer, mais j'aime pas les histoires...

DENISE. On se serrera...

HENRI. Hein ?

DENISE. Dans le lit...

HENRI, *après un temps*. Tu lis avant de t'endormir ?

DENISE. Non...

HENRI. Moi, je lis toujours... Pas grand-chose...
Les annonces... Les autos d'occasion... Des fois
ça baisse... Des fois ça monte...

DENISE. Il a quel âge, ton fils ?

HENRI. Doucement. On n'en est pas encore là ! Il a
sept ans... Non, huit ! Regarde si on n'a rien
oublié... Il y a du chômage à Fribourg ?

DENISE. Dans la restauration ?

HENRI. Pas question que je travaille à Fribourg. Je
te demande ça pour toi. Il y a du risque où tu
travailles ?

DENISE. C'est comme partout. Les petits
commerces ont de la peine. Et la patronne n'est
plus tellement jeune. Elle a déjà voulu fermer il
y a deux ans...

HENRI. Donne-moi ton sac. Je vais le porter. *Un
temps.* Mais tu sais... je n'y crois pas encore...

On entend un bruit de camion.

DENISE. Voilà de nouveau ces camions !

HENRI, *parlant fort.* Si le cuisinier me dit quelque
chose, je lui dirai que je me plaindrai à l'agence
pour le service et la nourriture.

Le camion passe.

Il y a peut-être des places de vendeuses à Genève...

DENISE. Il y a ma mère.

HENRI. Mon appartement est trop petit, mais maintenant, peut-être qu'on va en trouver plus facilement... Je pourrais faire venir mon père. Il est tout seul maintenant. La veuve lui a enfin fichu la paix. Ça lui ferait de la compagnie. Avec ta mère, ils pourraient s'occuper des repas et de l'appartement. C'est pas compliqué. Ça leur passerait le temps.

DENISE. Faudrait qu'ils s'entendent. Et qu'ils soient d'accord. Pour ma mère, Genève c'est Paris! *Un temps*. Il y a des églises à Genève?

HENRI. Il y en a tant que tu veux. Il y a de tout. Mais faudrait d'abord les présenter, et pas leur dire tout, tout de suite...

DENISE. Tu sais... je pourrais rester encore quelques jours... Je trouverai bien une excuse... Et ma mère, faudra bien qu'elle s'habitue...

HENRI. Mais, pour ton travail?

DENISE. Je n'ai pas manqué un seul jour jusqu'à présent.

HENRI. Aujourd'hui, on te flanque vite à la porte...

DENISE. La patronne a trop besoin de moi.

HENRI. Mais tu rentreras comment ?

DENISE. Avec toi, en train.

HENRI. C'est vrai qu'il y a ce train... D'ici là, ils auront réparé la voie...

DENISE. On aura peur ensemble... On y va ?

HENRI. Ils vont en faire une tête, mes collègues, au restaurant ! Peut-être que je me rachèterai une voiture. À deux, on pourra la payer plus facilement... Tu pèses combien ?

DENISE. Pourquoi ? Cinquante-quatre.

HENRI. Je n'ai jamais eu de femme mince...
Donne-moi la main. C'est traître, ce sable...

Ils disparaissent. Un oiseau crie...

FIN